

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 39.

Prix du numéro, 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 26 SEPTEMBRE 1878

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bligny, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

A la campagne, par L. Gougeon.—Chronique américaine, par Anthony Ralph.—Soyez les bienvenus, par Faucher de Saint Maurice.—Procédés de conservation du beurre, par H. Audrain.—Collation de nos gravures à lord Dauffrin, par l'Université-Laval.—Nécrologie.—Les deux condamnés à mort, par Maé de Challes.—Botanique et horticulture.—Les chants bretons, par Paul Féval.—Gazette des tribunaux.—Du travail et du pain.—Faits divers.—Liste des membres élus pour la province de Québec.—Choses et autres.—Prix du marché de détail de Montréal.—Les échecs.

GRAVURES : Exposition universelle : Le vase colossal modelé par M. Gustave Doré, au Palais du Champ-de-Mars; Le vrai Panorama du Trocadéro avec ses annexes; Le message.

A LA CAMPAGNE

Il est doux de quitter le tracis et la fumée des villes pour les collines, les vallons et les bois. Devant l'horizon nouveau qui s'ouvre, l'homme renait à une nouvelle vie. Il voit fuir et disparaître le fantôme des inquiétudes et des tourments de l'état social; il puise à longs traits, dans le sein inépuisable de la nature, la force et la fécondité, et il s'en remplit comme l'abeille se pénètre du parfum des fleurs.

Regarder les oiseaux; considérer la variété de leurs plumages; se rendre attentif à leur allure enjouée; voir ceux-ci prendre vers les cieux un vol téméraire; ceux-là sauter de branche en branche, et ne raser que le faite des arbres; l'un becqueter la dure écorce où il cherche sa nourriture; l'autre tenir un brin de crin pour son nid; de partout les voir moduler leurs notes amoureuses sur tous les tons; oh! que cette image de l'innocence et de la douceur fait du bien à l'âme! comme on voudrait alors, pour un moment, être petit oiseau pour nous réjouir avec eux dans le pur espace!

C'est un plaisir d'entendre les ondes du ruisseau murmurer, gazouiller avec les fleurs ailées qui viennent s'abreuver à son bord; de les voir suivre docilement

les sinuosités diverses que leur a tracées le doigt de Dieu; ici, s'étendre en nappe limpide; là, se resserrer et rouler en bouillonnant; dans leur sein glissent en se jouant des légions de petits poissons vifs et gais.

Quel charme la liberté fait sentir lorsqu'on va ainsi à l'aventure! Notre main insouciance casse un rameau ou cueille une fleur. On admire leur structure et leur forme compliquée d'où doivent sortir les fruits. Puis on regarde, sans jamais se lasser, l'herbe onduler, la feuille s'agiter, l'onde courir, l'oiseau et le nuage planer.

Quand la fatigue vient appesantir nos pas, quelque pin aérien nous invite à goûter le repos sous son ombre. Là, sans pensée et calme, l'âme réfléchit la nature comme à la lisière des bois le miroir liquide d'un fleuve. La tendre verdure qui sourit, les douces brises qui caressent, les nuances variées de la création qui s'harmonisent, concentrent leurs impressions au cœur pour l'échauffer. Arôme mystérieux, plus léger que l'éther, qui s'élève du sein de la nature, je te respire, et mon âme, toute imprégnée de toi, ne vit que de ta substance.

La tête reposant sur un épais amas de feuillage, une douce ivresse s'insinue peu à peu dans les sens. Un demi-sommeil nous inspire des rêves dorés. Le dôme du ciel semble s'exhausser; on dirait que la terre nous soulève, nous emporte avec elle dans sa course vertigineuse; l'oreille plus subtile croirait distinguer, dans un immense lointain, l'harmonieux roulis des mondes.

O homme, es-tu vraiment le roi de la création? Tous les êtres trouvent le bonheur dans les beautés qu'elle étale. Toi seul tu t'en écarter. Tu lui préfères un bien-être artificiel, et quel est ton malheur!

Voilà que l'astre du jour descend à l'horizon; il va se cacher derrière un rideau de nuages, dont il orne, en passant, le front d'un diadème d'or et de pierreries. L'œil fécond qui fait épanouir les fleurs a maintenant fermé sa paupière: toutes choses se couvrent d'un voile de tristesse. Les nuages montent de l'Occident. Tout à coup, l'éclair jaillit de l'orbe du firmament; les vents se troublent; les feuilles tremblent; les oiseaux baissent leurs voix. Le tonnerre roule avec fracas dans l'éten due; l'effroi de la nature redouble; les ombres plus épaisses se précipitent; le sein des forêts accumule un mystère terrible comme l'aspect de la mort sépulcrale. Le nuage approche, sombre, lugubre, élevant au zénith ses bras chargés du formidable carreau.

Alors l'âme solitaire, enfermée dans un cercle d'horreur, touchant presque à Dieu, redoute de tomber toute nue entre les mains de son courroux. Sous le poids de cette crainte religieuse, les genoux fléchissent. Abîmé dans un profond sentiment d'adoration, l'homme sent ses lèvres s'ouvrir d'elles-mêmes pour implorer le Maître de la foudre. La prière que le Christ a dictée au monde, et la salutation de l'ange à la nouvelle Eve, adoucissant les bruits de l'orage, raniment sa confiance. Puis, relevé et consolé, après avoir jeté un dernier regard sur ces déserts majestueux, il hâte ses pas, chassé par la tempête, vers la demeure des mortels.

L. GOUGEON.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 13 septembre 1878.

J'aurais bien voulu parler d'autres choses, mais l'événement fatal, le fléau à la mode, la fièvre jaune enfin, s'impose à ma pensée, à toutes mes facultés comme un cauchemar.

Chaque matin, en ouvrant le journal, la liste des victimes me donne froid dans le dos; dans la rue, je ne vois que des figures attristées, et sur les murs, des affiches plus tristes encore qui annoncent des concerts, des tombolas au bénéfice des infortunés frappés par le fléau; on chantera, on s'amusera, le sourire sur les lèvres et la mort dans le cœur!

Partout l'initiative privée a fait des prodiges; à l'heure où on lira ces lignes, deux cent mille dollars auront été souscrits par la seule ville de New-York. Les Français se multiplient pour secourir leurs frères de la Louisiane; chacun apporte son offrande, car le temps presse et les souffrances à soulager sont innombrables.

Nous voici au milieu de septembre; c'est la période aiguë du fléau qui dévaste les bords du Mississipi. On présume que la liste des victimes atteindra, à la fin de ce mois, le chiffre effroyable de cinq mille. Après cette hécatombe, la fièvre jaune voudra-t-elle bien cesser ses ravages? Cette déesse infernale aura-t-elle la générosité de se retirer dans son domaine miasmatique des Antilles, au fond du golfe d'où elle n'aurait jamais dû sortir? Voilà ce que le télégraphe nous dira bientôt.

Certainement, il faut louer chaudement la générosité de tant de citoyens, lesquels, dans ces tristes conjonctures, offrent des milliers de dollars pour le soulagement de tant de maux. Il faut admirer aussi la courageuse abnégation du clergé louisianais et vénérer les saintes filles de Dieu qui meurent au chevet des malades; l'association Howard est sans doute une seconde providence, et leur dévouement incessant nous révèle de nobles âmes; le corps médical, si éprouvé par le fléau, mérite toute notre sympathie.

Mais ce que je n'admire pas du tout, ce qui me laisse généralement froid, c'est l'attitude par trop discrète du gouvernement, c'est son éclipse par trop totale alors que son action serait si salutaire.

Le Congrès, qui trouve si aisément des millions pour déposséder les Indiens de leurs territoires, n'a même pas daigné se réunir pour voter d'urgence des secours en faveur des victimes de l'épidémie.

Ce n'est pas ainsi que s'est comporté le gouvernement français en 1875, lors des ravages de la Garonne à Toulouse. L'Assemblée nationale, aussitôt le désastre connu, a voté immédiatement des secours qui ont été distribués aux nécessiteux. Le président MacMahon lui-même est accouru un des premiers à Toulouse et a distribué aux inondés une somme de cent mille francs pris sur sa cassette particulière.

Voilà des actes que l'histoire enregistrera avec orgueil. Ce n'est pas du *lumbry*, c'est la patrie solidaire, c'est de la grandeur d'âme, c'est plus encore, c'est de l'humanité!

Ce fléau est pour nous un véritable enseignement; il nous montre la vanité des jugements humains et de notre propre es-

prit. Combien de fois n'avons-nous pas entendu vanter outre mesure le Mississipi chanté par Châteaubriand; le Mexique, le Brésil dont tant de voyageurs ont célébré les beautés naturelles!

A lire leurs descriptions, le Canada ne semble mériter aucune attention particulière; on dirait que la vie, le bonheur, le sourire de la fortune appartienne en propre aux régions tropicales. Fadaïses que tout cela! Quand on examine attentivement la valeur intrinsèque du Brésil, du Pérou, du Mexique, de la Californie et finalement de la Louisiane, on en juge autrement. Le Pérou, par exemple, est le pays de la banqueroute; le Brésil est la contrée où l'on meurt le plus de faim; le Mexique est une vaste école de brigandage; la Californie est démoralisée par les Chinois et déshonorée par Dennis Kearney; quant à la Louisiane, je pense que le Canada n'a rien à lui envier, surtout en ce moment. Votre climat tempéré, vos forêts sublimes imprégnées de senteurs fortifiantes, votre Saint-Laurent qui purifie tout ce qu'il touche, et jusqu'aux brises du mois de septembre, tout est admirable!

Quel fléau peut menacer le Canada et que lui manque-t-il pour être le peuple le plus favorisé de la nature dans le meilleur et dans le plus sain des mondes possibles?

ANTHONY RALPH.

SOYEZ LES BIENVENUS

Lundi, 16 septembre, vers quatre heures, la corvette française le *Laplace*, et l'avisio le *Bouvet*, venaient jeter l'ancre au pied de la citadelle de Québec. La terrasse du château Saint-Louis était couverte d'une foule nombreuse, accourue pour faire honneur à nos gens, et partout, sur le passage de l'escadrière, les pavillons des navires en rade s'inclinaient courtoisement. Il en a été ainsi, paraît-il, tout le long de la côte; et partout, dès que le *Laplace* et le *Bouvet* étaient signalés par les habitants canadiens-français, le drapeau tricolore se hissait et des décharges d'artillerie et de mousqueterie saluaient la France qui passait. Ces démonstrations ont dû faire plaisir à nos hôtes, et leur prouver combien nous sommes fiers de notre origine.

Le *Laplace* est un croiseur de deuxième classe, commandé par M. Galiber, capitaine de vaisseau et commandant de la station navale de Terre-Neuve. Cette corvette, dont la force de la machine est de 300 chevaux, porte dix canons, et est montée par deux cents hommes d'équipe, robustes gaillards à l'œil ferme et aux épaules solides, qu'il ne ferait pas bon d'accoster en temps de bourrasque.

L'état-major du *Laplace* se compose de M. LeClerc, capitaine de frégate, officier en second; de MM. le vicomte Le Compasseur-Créquy-Monfort de Courtivron, Vranken, Lagarde, d'Abboville, Andréani, lieutenants de vaisseau; de M. Henry, sous-commissaire officier d'administration; de M. Holoul, médecin de première classe, médecin-major; de M. Gauchet, aspirant de première classe, et de M. Gimelli, aide-médecin.

La corvette le *Laplace* est ainsi nommée en l'honneur de Pierre-Simon, marquis de Laplace, qui fut un des plus grands géomètres du siècle. Elle a fait trois fois le